


Extrait du livre

**TGV**  
**Conversations ferroviaires**

Chantal Montellier

Cet ouvrage a été publié par  
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

The image features a dark, almost black background with several bright, glowing white lines. These lines are thin and have a soft, ethereal glow. They originate from the bottom left and fan out towards the top right, creating a complex, web-like structure. The lines intersect and curve, forming a series of interconnected shapes that resemble a stylized tree or a network of paths. The overall effect is minimalist and modern.

Couverture : © Chantal Montellier  
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles, Bruxelles - 2005.  
12 rue du Président - 1050 Bruxelles - Belgique  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)

**Chantal Montellier**

# TGV

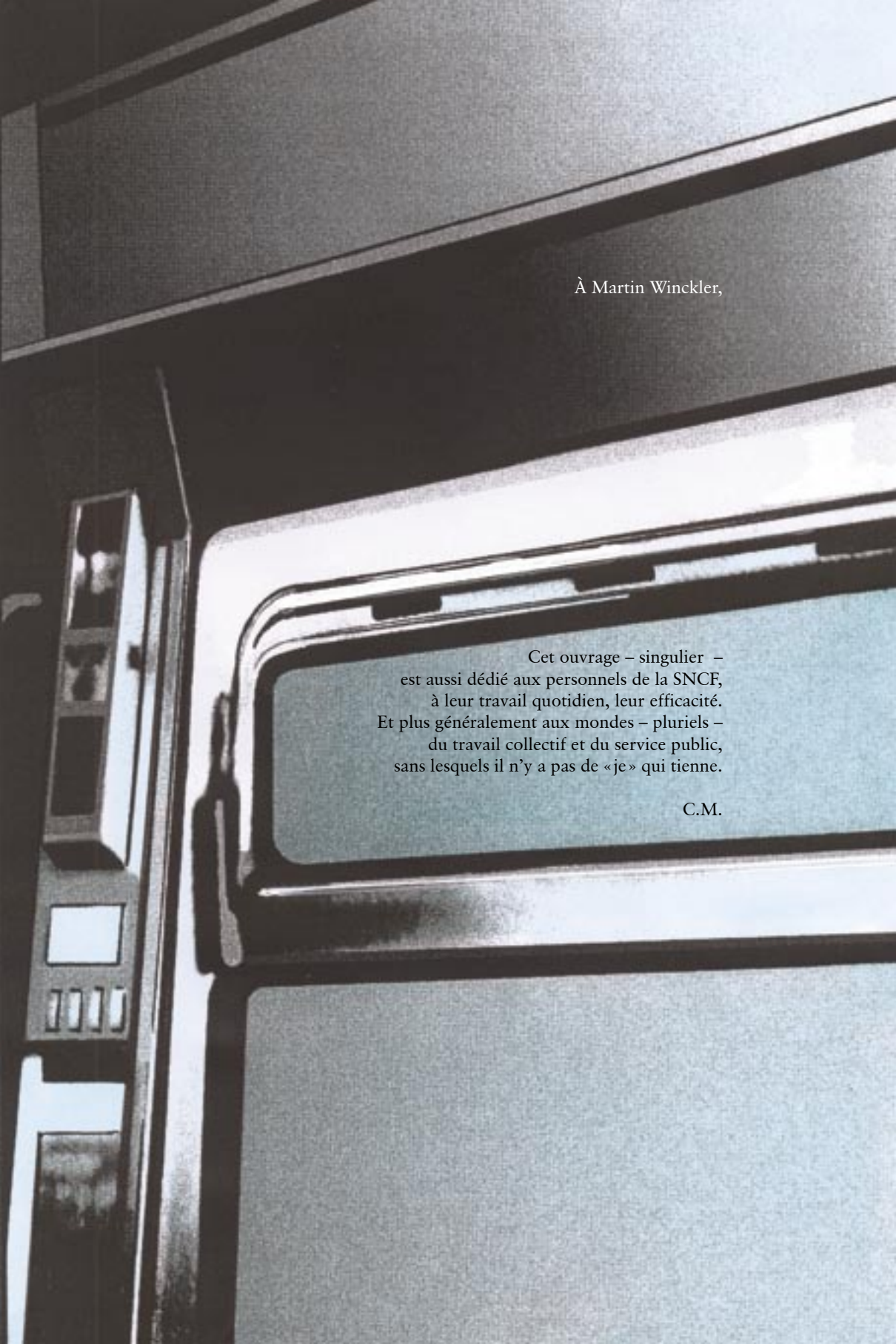
## conversations ferroviaires

Préface de Jean-Bernard Pouy

LES IMPRESSIONS NOUVELLES  
PARIS - BRUXELLES

Mon matériau, le seul possible,  
c'est mon présent (...).  
On peut écrire le présent. Comment ?  
En le notant, au fur et à mesure qu'il tombe sur vous.  
Par exemple, me dis-je,  
sous la forme d'éclats de conversation  
– la façon de marquer, d'isoler, quelque chose  
dans le flot de langage ininterrompu,  
coulé, enchaîné. »

Michel Vinaver,  
*Écrits sur le théâtre I*, l'Arche Éditeur.



À Martin Winckler,

Cet ouvrage – singulier –  
est aussi dédié aux personnels de la SNCF,  
à leur travail quotidien, leur efficacité.  
Et plus généralement aux mondes – pluriels –  
du travail collectif et du service public,  
sans lesquels il n’y a pas de « je » qui tienne.

C.M.



# Préface

J'adore Montpellier. Ses merveilleuses étudiantes qui se prélassent sur la Place de la Comédie. La vieille ville, fraîche, où l'on peut boire, l'été, du sirop d'orgeat glacé. J'y ai même, un jour, signé des livres à côté d'Hubert Montheillet avec lequel je n'avais néanmoins pas réussi à sympathiser.

Mais là n'est pas le problème.

Le problème c'est Montellier. Et la Chantal, c'est une dessinatrice, une artiste qui, depuis des temps immémoriaux (en y réfléchissant bien, elle doit avoir du kilomètre), nous fournit de ces planches qui nous laissent sur le flanc, généralement admiratifs mais toujours déprimés, ou jaloux. Car, dans cette contrée très particulière (capitale Angoulême, je crois, à moins que ce soit Bruxelles; je m'y perds, peut-être que c'est Tokyo ou Gotham City, si on y réfléchit), la Montellier a une place très précise, la même que nous essayons, nous, les plumitifs qui n'employons que l'alphabet, de prendre et de garder, celle du "noir", le vrai, celui de la douleur du monde, de la critique sociale déguisée en fiction, et du regard décapant sur les dysfonctionnements du contemporain.

Tant qu'elle y restait sagement, dans cette case, tout allait bien. Nous avons spontanément beaucoup d'amour et de respect pour ceux qui ne baissent pas les bras, ce qui,

pour un artiste, peut être très embêtant, alors que pour les écrivains, ce n'est pas grave, car ils se mettent aussitôt à écrire avec les pieds.

Donc, avec la Chantal (ça va l'énerver, le "la", je le pressens, elle va croire que je la prends pour une actrice italienne, ce que d'ailleurs elle aurait pu être, mais tendance Pasolini), pas de concurrence. Et c'était tant mieux. Nous pouvions la croiser, avec, de notre côté, la condescendance dont les écrivains peuvent toujours se vêtir (les bédéistes ne sont que des bidouilleurs de mickeys) et, du sien, le rictus énervé de Léonard de Vinci se moquant de tous ceux qui se prennent pour Joyce. Un partout, balle au centre, c'est vrai, quoi, on n'a pas gardé les clarabelles ensemble.

Mais nous, les plombiers des vingt-six lettres, nous faisons une lourde erreur. Dans nos marges, pas de crobards ringards ou d'exquises esquisses. C'est interdit, sauf si l'on daigne s'adresser à ces chères têtes blondes, à ces gnenfants qui préfèrent les titoffes. Alors que les bédéiens, eux, à part certains conceptuels fanatiques de l'image pure, usent et abusent du phylactère, vous savez, ces espèces de cumulus (parfois carrés), qui surmontent, menaçants, les crânes de leurs personnages. Nous, on ne voyait là-dedans que leur fatale impuissance, celle de ne pas pouvoir tout dessiner. Erreur. Grave erreur. Tout ce qu'il y avait dans les bulles ou les encarts n'était pas ce pipi de chat que l'on sautait pour aller plus vite.

C'était, évidemment, de l'écriture.

Et qui écrit, écrit. C'est con, dit comme ça, mais après il ne faut pas s'étonner que les bédéfactors se mettent à la littérature et viennent manger le pain des écrivains.

Ce que la Chantal fait, les doigts dans le nez. D'une certaine façon, je lui en veux d'autant plus qu'elle s'attaque à l'un de mes terrains de prédilection : le train. Même si elle privilégie le TGV au Corail. Du moins dans le titre, parce que, dans ce qui suit, il reste, quand même,

quelques autorails grinçants de la carcasse et trains à vitesse normale qui s'arrêtent partout.

Vous savez... le rail, le seul moyen de transport où l'on peut encore roupiller, lire, rêver. Où l'on peut regarder les autres, les entendre, se rapprocher d'eux, ou les fuir inexorablement. Piquer des moments de vie. Voler des mots. Imaginer des destinées. S'offusquer des propos tenus. Intervenir quand ça craint. Trouver des départs et des arrivées de récits. Fermer des panthères et attention au guépard !

Dans les récits qui démarrent, à l'heure, et juste après cette pauvre préface restée sur le quai, textes rageurs et ciselés par la noirceur des temps, tous ceux qui aiment le train auront leur place réservée. Tout ce qu'ils ont à composer, c'est l'assurance de ne pas voyager idiot. Et puis, dans le train, on peut changer de place. Chantal Montellier n'a pas changé de place. D'écrivain, elle est passée écrivain.

Jean-Bernard Pouy



1

Tout est en ordre





# Tout est en ordre

*Lyon-Paris, septembre 1996*

Assise dans un compartiment quasi désert, près de la vitre, j'observe le paysage : troncs d'arbres abattus et hangars de stockage, petites maisons alignées le long de la voie ferrée, linge sur les étendages...

Tout est en ordre. Les voitures devant les maisonnettes, les sillons dans le champ de labour, les vaguelettes sur la rivière. Les lettres sur le clavier de mon portable, les plis du rideau vert amande du train, les rayures grises et vertes des sièges, les filets bleus sur le pantalon noir de la voyageuse assise là-bas, ses mèches blondes éclairant les brunes, une par une.

Tout est en ordre. Les doigts de mes mains, les ongles de mes doigts, mes dents dans ma bouche, mes idées dans ma tête, mes cheveux sur mon crâne, mes yeux dans mes orbites.

Tout est en ordre. Les contrôleurs contrôlent, les conducteurs conduisent, les voyageurs voyagent. La France, vue de mon siège n° 48, voiture 15, dans le TGV 8609, semble bien tenue. Mais... « Où donc se crient les cris ? Où donc se pleurent les pleurs ? »

Soudain l'alarme du train retentit. Le TGV freine, s'arrête.

Quelqu'un se serait-il jeté sur la voie ?





01/18/80



## « Si c'est un homme »

*Paris – Saint-Étienne,  
1999, début de matinée*

Nous ne sommes que quatre dans le wagon-restaurant. Dans un coin près d'une fenêtre, un jeune homme mince et pâle, installé devant une tasse de café noir, est absorbé par sa lecture : un livre de Primo Levi intitulé *Si c'est un homme*.

Assises face à face, près de la portière, deux femmes d'une cinquantaine d'années papotent en mastiquant des tartines beurrées et généreusement confiturées. Artificiellement blondes toutes les deux, elles sont coiffées à la perfection et habillées, l'une et l'autre, de tailleurs de bonne coupe. Rien d'ostentatoire ni qui sacrifie à une quelconque fantaisie, du bon chic bon genre de sous-préfecture. Colliers de perle, boucles et broches réglementaires. La vulgarité est ailleurs, dans les voix trop aiguës, les rires un peu bêtes, le ton supérieur, l'affectation.

Les deux bonnes femmes jacassent avec une belle énergie. Maris, affaires, progénitures.

– ... Comme Antoine le dit toujours, la fusion des entreprises, c'est l'avenir !

– Oui, mon mari le pense aussi... Mon fils André, lui, il n'y a que le foot qui l'intéresse. Le problème, c'est qu'il adore le football mais pas la foule.

- Ah! C'est embêtant. Et à la télé?
- Oui, mais c'est pas pareil.
- C'est vrai, c'est pas pareil... Hier, chez le coiffeur, j'ai rencontré madame Lapeyre. Elle est vraiment très gentille.
- Très! Et son mari aussi. Ces gens-là, vraiment, ils sont très bien. Monsieur Lapeyre est toujours conseiller général?
- Je ne sais pas, mais c'est un très bon médecin. J'ai des allergies, je lui en ai parlé incidemment, il m'a fait une ordonnance. Depuis, je n'ai plus aucun problème. Il travaille dans une clinique qui a fusionné.
- C'est l'avenir!... Ah, tiens, je vous ai pas dit?
- Non, quoi?
- J'ai rencontré votre frère, il flirtait avec ma belle-sœur (rires). J'en suis pas encore revenue. J'en ai parlé à mon frère.
- Vous en avez...
- J'ai bien fait, non?

Distraite par ce bavardage, je n'arrive pas à lire les journaux achetés au kiosque de la gare. Tous parlent de la Bosnie où la guerre menace d'embraser les Balkans. Je regarde derrière la vitre le paysage qui défile. Il porte les stigmates d'une autre guerre, économique celle-là. Sur des kilomètres: usines désaffectées, alignements de baraques, terrains vagues, chantiers abandonnés... Les bourgeoises, indifférentes à cette désolation, continuent leurs papotages.

- Ma belle-sœur, elle a une polyarthrite, monsieur Lapeyre l'a très bien soignée...
- Ah! Eh bien tant mieux!... C'est un très bel homme, en plus, et si bon vivant.
- Et leurs enfants? Qu'est-ce qu'ils sont devenus, leurs enfants?
- Hélène est à Montréal. Elle fait un doctorat de troisième cycle en informatique.
- Dites donc! Et les garçons?

– Oh, ça a très bien marché pour eux aussi. L'aîné est avocat, il travaille pour les Mormons, figurez-vous. Il gagne tout ce qu'il veut, à ce qu'il paraît. Il a déjà plusieurs cabinets et il se fait construire une splendide maison. C'est un gagnant !

Là-bas, au fond d'un pré, un troupeau broute, échinés basses. Portes ouvertes, une bétailière attend devant l'étable.

À Lyon, les deux bonnes femmes descendent. Quel silence soudain !

Le jeune homme pâle, qui en est à son troisième café, n'a pas quitté son livre des yeux. J'admire sa concentration.

Un couple, la soixantaine aisée, prend la place des bavardes. Monsieur feuillette une revue de chasse et de pêche, madame parcourt une revue de mode, maillots de bain et tenues de plage dernier cri. Les vacances d'été ne sont plus très loin.

Les cinq minutes d'arrêt réglementaire écoulées, le train repart en direction de Saint-Étienne. Le couple commande un petit-déjeuner complet. À nouveau, le paysage défile. Ça ne s'arrange guère: des HLM toutes semblables, pendant des kilomètres... Domestiquée, banlieurisée, colliérivée, érémissée, la « classe dangereuse ». Jusqu'à quand ? Son extinction ? L'alcool, les dealers, la drogue, le désespoir et les bavures policières font des merveilles. Faudra-t-il plus ?

– Quelle angoisse ces banlieues ! De véritables pépinières de casseurs et d'incendiaires, soupire le monsieur « chasse et pêche ». Je te raserai tout ça !

– Oui, il faudrait raser, mais que ferais-tu des gens ?

– On gaze, suggère l'homme, un vilain sourire aux lèvres.

– Oh, là tu exagères, ce sont des êtres humains, tout de même.

– Si peu !

Le jeune homme pâle relève la tête. Ses yeux clairs se posent, incrédules, sur le couple de bourgeois...